

# LE CALEPIN BLEU

N°79

1<sup>er</sup> NOVEMBRE 2024



Trahisons...

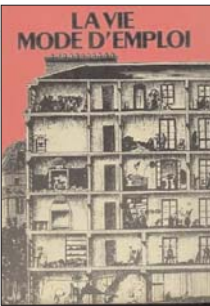
<b>Christelle MATHIEU</b> Sous l'œil de Perec	3
<b>Jacqueline PAUT</b> Chez Pouchkine	6
<b>n°79 - Trahisons...</b>	
<b>Christelle MATHIEU</b> Naufrage	8
<b>isabel ASÚNSOLO</b> Ad æternam	11
<b>Pierre ROSSET</b> Le rapace	12
<b>Florence KRAMER</b> Élastiques amitiés	16
<b>Richard QUESNEAU</b> La promise	20
<b>Jacqueline PAUT</b> Prémonition	23
<b>Rémi LEHALLIER</b> La revanche	25
<b>Roger WALLET</b> Ces années-là Hélène	30 31
<b>Sylvie GROULT</b> La Petite Crêperie	33
<b>Léo DEMOZAY</b> Susan	37
<b>Françoise DANIEL</b> Chemins divergents	39

Christelle MATHIEU

Sous l'œil de Perec



La chose arrive parfois le soir, lorsque les poires oblongues, les melons, les 000citrons verts, vous font de l'œil, vous font des étalages de promesses juteuses. La chose, c'est celle d'un homme rencontré un dimanche à la sortie du théâtre, d'un rêve infâme que je n'éprouve pas le besoin de transcrire ici. La chose, c'est l'œuvre de tous les artifices de la séduction mentale. Comme au premier jour, je reviens sur mes pas. Comme au premier jour, je m'apprête à recroiser la chose. Je la poserai sur la table, dans la corbeille de fruits. Je remarquerai mon pas pressé. Voyons les traits du passé : la circonstance embarrassante du temps écoulé m'interroge. La chose m'habite d'un espace inutile. Lorsque se remet en marche mon désir prédictible, toi, la chose, complexe mais promise, m'enrichis d'une structure particulière : une fusion réelle.



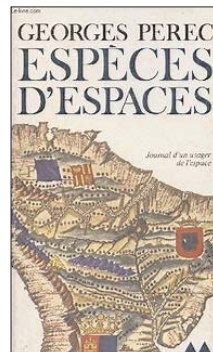
Tu m'habitues aux bains, aux automobiles Citroën, aux bonbons hollandais, au Plum Plouvier imbibé juste à souhait de rhum. Je dois avouer par souci de franchise : tes opérations affrontent d'un battement d'ailes mes terreurs nocturnes. Quelque chose comme des esprits organisés en un ensemble de travaux, programmés à m'apaiser.

Tu prédis la chaleur de juin. Pâle lune de la Saint-Jean. Miracle de la terre bleue. Ici, dans la nuit, dans le jour : tu es ma chose. J'ai vu tes yeux se lever jusqu'au ciel, j'ai vu aussi ta poitrine se soulever en spasmes légers, comme la respiration d'un cœur souffrant, comme pour mettre fin au souffle de ta vie. Il fallait faire vite. Le moment de crier était arrivé. Je suis entrée dans le troquet, Un café serré s'il vous plaît, ai-je commandé. Je n'irai jamais crier au milieu de tes rires. Je me suis penchée sur l'âme de ton corps, je me suis penchée sur l'instrument de musique de nos plaisirs incessants.



Je bois mon café d'une seule gorgée. Le serveur me demande si ça va. Je deviens rouge. Je distingue dans ses gestes un espoir immense, une certaine pratique de la poésie, une magie attachante, à son port du plateau qu'il veille distraitement à faire virevolter dans l'air. Je préfère aller au troquet plutôt qu'au bistrot. Je n'aime pas les petits cafés, les restaurants modestes. J'ai pour habitude de fréquenter les débits de boissons dans lesquels les bosseurs relatent leurs souvenirs anecdotiques. La vraie vie, pour ceux qui aiment la boire, est une chose silencieuse et aveugle, aux aguets, à l'écoute de nos peurs, de notre désir d'immortalité. La chose, poignante tendresse humaine, nécessite de l'amour, un coup de vent qui ne retiendra rien, qui finira dans les profondeurs de l'âme.

J'en reste là avec toi, la chose : ma rencontre frappante, inattendue et précieuse. Je blâme le reste, les yeux fermés. Je suis froissée des regards, des blessures jetés sur nous comme des bonds de guépards sauvages. Un rebond,



encore. Un pas de plus. Et se déchirera l'horizon.  
Ma mystérieuse chose !



*Texte publié dans Le Calepin  
Bleu 78,  
du 1<sup>er</sup> octobre 2024*



Jacqueline PAUT

Chez Pouchkine



Sur le zinc de chez Pouchkine, le jaune clair des bières étincelait sous les lampes. Nathalie zieutait un petit Parisien venu servir les mousses en ce dimanche après-midi.

La terrasse était bondée. Cette fille de l'Est riait, attablée avec ses amis étudiants qui sirotaient négligemment des alcools forts pour fêter leur réussite aux examens.

Le jeune Parisien, le tablier de travers, vint leur proposer de chanter des airs de son pays. Le piano bar était ouvert, il ne se fit pas prier pour s'asseoir devant le clavier, et commença à interpréter des chansons de son cru.

Nathalie savourait ce moment convivial, l'esprit embrumé par la vodka. Elle chantonna avec ferveur les airs français, puis se mit à changer de registre, et les hymnes russes vinrent à la suite.



Les étudiants ne donnèrent pas leur reste et c'est tous ensemble, bras dessus bras dessous, qu'ils continuèrent pendant de longues minutes.

Les yeux de Nathalie brillèrent d'une lueur amoureuse lorsque le serveur de Paris, étonné de sa propre audace, osa regarder



Nathalie et s'approcher d'elle.

"Je m'appelle Gilbert" lui dit-il. Nathalie comprenait le français depuis qu'elle avait entrepris des études de guide culturel.

"Moi, c'est Nathalie", et le prenant par le cou, elle susurra :  
"Monsieur Gilbert, juste un petit bécot !"





## Christelle MATHIEU

### Naufrage



- Je veillerai à ce que tu ne spolies pas ta petite sœur de ses œuvres littéraires.

- M'man, tu sais, c'est amusant de rester au chaud à l'intérieur du verbe "spolier".

- Pourquoi, tu viens d'apprendre la définition ?

- Tu ne me crois pas capable de devenir une écrivaine à succès ?

- Laisse-moi rire.

- Ça, rire, c'est ton seul plaisir !

J'étais, une fois de plus, suspendue. Arrêtée. Ma mère buvait comme un trou. Mon père et moi la remettions sur pied à chaque nouvelle beuverie. Nous chassions ses démons : ses trafiquants d'âme. Elle vidait les bouteilles. Mon désir d'écrire me permettait de souffrir avec elle. Ma petite sœur encaissait, par un sourire ; elle n'osait pas le vrai chagrin. Mon cœur s'emballait comme si ce qui arrivait devenait peu à peu l'essoufflement de ma vie intérieure. "Qu'on lui fiche la paix !", répétait le médecin traitant, en tapant du poing sur la table. Je me débrouillais, seule à la maison, pour prendre la dernière part du far breton que Blanche, la voisine, avec sa réputation de bonne pâtissière, apportait le mercredi.

Je montais dans la chambre de Pauline, ma petite sœur, et fourrais le nez dans ses affaires. Les cahiers empilés avec le soin qu'elle s'inventait me donnaient envie de chialer. Je ne comptais pas m'excuser ; pourtant je la dépouillais de ses écritures. Je trouvais chez elle tout un dictionnaire de pensées qui s'agitait dans mes veines.

Ma mère absorbait ses litrons et valsait en silence, dans sa tête. Quand mon père l'a épousée, elle a fermé les yeux. Lui, a confié son épaule. Les fleurs ont poussé. Le soleil a frappé. L'hiver s'est approché. Blanche apportait de nouveaux gâteaux. Mon père rentrait tard. "Les réunions", disait-il.





Pauline composait et moi, j'épiais la tranquillité de ses mots, l'ordre instinctif qu'elle détachait volontairement d'un prétendu état de nature de la phrase. J'aimais ce voyage, assez long, sur la route de sa recherche créatrice. Je connaissais si peu l'organisation circulaire de l'écriture, qu'elle laissait choir au ralenti. Elle défaisait, basculait dans le grand trou noir, solitaire et rêveuse. Je dénouais les fils, les juxtaposais. Je sentais battre au loin le bruit des sentences. J'acceptais d'en être privée, malgré l'envie d'empoigner un caractère, l'un après l'autre, d'en faire ma



complexité et ma beauté. Mes méprisables intentions me poursuivaient. Fidèle à l'injustice de mes mesquineries, je fouinais, réduite à espionner ma petite sœur par le trou de la serrure, dans ses besoins de grandeur. Je me mêlais à ses trajets, je gravitais en deçà, au-delà de la nuit silencieuse, comme un rapace diurne nécrophage.

Quelqu'un doit se souvenir de son innocence. Mais qui élira domicile au fond de ses bleus à l'âme pour que le lieu devienne lien ? Je ne peux tout de même pas glisser au-dedans d'elle une vie entière ! Ses bonds, sa plume, mon grain de tourment, se couchent, adviennent, mal éteints, puisque le soleil ne veut plus se coucher. Je devrais prendre garde à la lune qui capture la diversité du système solaire. La tromperie me réduit. Je suis inférieure aux règles de la franchise : trahison. Je me gave des pâtisseries de la voisine. Je finis les fonds de bouteille oubliés par ma mère. Les épaules de mon père ne sont pas assez solides pour me soutenir. Je me reverse du vin d'Alsace et je me renverse : la revanche des années, avec son goût de pomme blette et ses lignes qui brisent, me rasent le cerveau.

Je reconnais toutes mes faiblesses. J'ai la tête qui tourne d'un point à un autre. Mes pensées basculent, exclues par la raison. Je suis seule avec une conscience qui m'interdit les bonnes priorités. Et puisqu'il m'est refusé d'aboutir à plus d'humanisme, je louche sur des groupes prétendant resserrer mon cœur dans sa chute.

- Madame, me dit-on, vous alléchez la trahison.

Eh bien je plais ! Va, je vois bien de quelle plaie bizarre on me nomme, on me redoute. Évasée au fond d'un vaste espace, dans l'évanescence.



précoce du souterrain littéraire. Je me noie, je glisse, water, water, plouf! Je ne suis pas fière de couler. Pourtant ce raz-de-marée est fait pour moi, sur mesure, à ma taille de gloutonne, à mes nourritures avides, moi, pique-assiette qui m'interpose au lexique de Pauline.

Je ne reçois plus de cartes de vœux. Je ne saurais dire s'il va pleuvoir à Pâques ou dans quelques jours. Assise à une terrasse de café, je commande une dernière bière. Un petit garçon me dit Merry Christmas, et je tremble.



isabel ASÚNSOLO

Ad æternam



Vent d'automne. Sur la tombe étroite, un seul nom gît...  
Mais qui inventa donc les rimes avec *Amour*?  
Au tombeau conjugal ils sont deux pour toujours.  
La jeune épouse seule, mais l'épouse avec lui!

Ah, seule sous la stèle et seule ensevelie!  
La pauvre est morte en couches espérant qu'un beau jour  
Lui viendrait la rejoindre, reposer à son tour.  
Pour le jeune héritier elle a donné sa vie!

Lui a dû la pleurer, mais ses pleurs ont fané.  
Elle n'a jamais connu les rires du nouveau-né.  
Ses os maintenant se sont fait une raison...

En hommage en cette heure à celle qui sommeille  
Les asters continuent de broder des abeilles.  
Le vent lui-même oublie s'il y eut trahison...

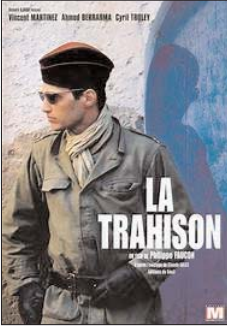


Pierre ROSSET

## Le rapace

*Le rapace c'est quelqu'un "qui n'hésite pas  
à s'enrichir aux dépens d'autrui".*

Le Larousse



Ce premier octobre je découvre avec le nouveau thème: *Trahisons* au pluriel... Bon d'accord... La trahison c'est devenu un sujet d'actualité... L'on en parle beaucoup et à en croire les médias comme les réseaux sociaux l'on devient vite traître vis-à-vis de quelqu'un, d'une cause sociale ou politique. Là, en cette matière, la formule se veut limpide et méprisante: trahir son parti pour "un plat de lentilles"... Un plat de lentilles (il faut vraiment les aimer!) ce n'est vraiment pas grand-chose (des clopinettes en quelque sorte) même s'il peut s'agir des lentilles vertes AOC du Puy...

Quoi qu'il en soit (lentilles ou pas) la trahison a tendance à se banaliser... Et se faire traiter de traître perd peu à peu de son sens (en comparaison avec la trahison faisant "cause commune avec l'ennemi"<sup>1</sup>) si ce n'est celui d'officialiser un désaccord. Une perte de confiance comme l'écrit justement Sébastien Schehr: "quelque chose qui allait bien jusqu'alors ne va plus" (2007, p. 316).

Dans ce contexte particulier "trahison" me renvoie au mot de "rapace". Pourquoi le rapace? Parce que c'est le titre d'un poème écrit il y a fort longtemps, au temps révolu de ma jeunesse, au début des années 70...

Sous ce titre c'est l'histoire (imaginée et écrite pour je ne sais plus quelle raison) d'une "trahison"... Oui, d'une trahison, "une rupture de la confiance" (Schehr, p. 319). Celle d'un départ imprévu, brutal, précipité. Celle d'une fuite d'un lieu vers autre chose, un ailleurs inconnu loin de





quelqu'un!... Que sais-je encore! J'imagine et cherche le mot juste parce que ne le connais pas puisque cette histoire en réalité n'existe pas\*. Ce qui est cependant certain dans celle-ci, c'est que si ce départ a pu exister c'est que la porte n'était pas fermée à clé (ce que l'on peut deviner dans le poème) sinon ce quelqu'un n'aurait pas pu partir, donc "trahir" quelqu'un d'autre... Peut-être aussi que la porte était ouverte, ou entrebâillée... Bref ce quelqu'un (appelons-le **il**, parce qu'il est du sexe masculin) franchit la porte d'un lieu où il vivait depuis un certain temps (du moins nous pouvons le supposer) chez une autre personne avec son accord (et dans la confiance) et il part brutalement **avec tout le bien** de cette personne en oubliant la dite porte qu'il claque en partant... Alors! Alors rien... Mais il y a là quelque chose de bizarre et d'incompréhensible! En effet un mystère demeure: pourquoi part-il?... Quelle peut en être la raison? Pourquoi oublier la porte puisqu'il prend tout?... L'arrivée d'un bien inexistant auparavant en serait-il la raison? Le lecteur pourra peut-être, avec le poème en question, se faire une opinion...

Le voici donc dans son écriture originale :

*Tu es parti  
Aujourd'hui  
En claquant la porte  
"Sacré clos porte"  
Me prenant  
Tout mon bien  
"Sacré vaurien".  
Et moi, je t'ai regardé  
Faire, éberlué  
Par tant de culot  
"Sacré salaud".  
Tu as même été*





*Jusqu'à me demander  
Si tu n'oubliais rien.  
Mais moi je te disais bien  
Que tu avais laissé  
Quelque chose,  
Mais tu m'as envoyé  
Sur les roses,  
En me disant  
Mécontent  
"Je t'ai tout pris  
Sans oublier."  
Et tu es parti  
Aujourd'hui  
En oubliant  
La porte!  
Sacré cloporte!...*

Ah!...J'allais oublier, *Le Rapace* a un sous-titre évocateur "*Ou la bonne aubaine...*" La bonne aubaine! C'est là que la fuite prend tout son sens. Il part parce qu'il en avait l'occasion, celle, bien connue, qui fait le larron!... La question était posée et ce mercredi deux octobre je n'avais pas encore de réponse...

Mais ce vendredi quatre octobre en faisant du rangement et du tri dans mes affaires j'ai retrouvé - dans un de mes cartons poussiéreux - le manuscrit n°2 (dans le premier il manquait beaucoup de pages dont celle de la rencontre) de tous mes vieux poèmes. Et en le feuilletant (au-delà de l'évocation de mes souvenirs) j'ai retrouvé ce que j'avais jusqu'alors oublié: *Le Rapace* est la suite du poème *Rencontre*.

Rencontre c'est l'histoire de quelqu'un qui est accueilli "sans façon" dans la maison de quelqu'un d'autre et qui un jour part en claquant la porte ("*...Mais tu es parti/Aujourd'hui/En claquant la porte.*", c'est la fin de ce poème). Cependant, dans *Le Rapace*, certaines choses restent obscures.







Quelle était aussi sa valeur? Sans doute était-elle suffisamment importante pour motiver ce départ précipité. Quoi qu'il en soit, ce texte imaginaire ouvre une fenêtre pour réinventer sous une forme ou sous une autre la thématique de ce poème.

Prenons par exemple un(e) comptable qui partirait avec la caisse de l'entreprise de son patron... N'est-ce pas une trahison de confiance s'appuyant sur l'aubaine (une possibilité de passer à un moment précis à l'acte) et motivée ici par l'appât du gain, ce motif de trahison vieux comme le monde? Telles les trente pièces d'argent qui furent en leur temps (d'après l'Évangile selon Matthieu) pour Judas l'occasion de trahir Jésus de Nazareth...

\* Je connais en fait une situation comparable à celle du poème.

C'est un ami qui me l'a racontée il y a quelques années. Un de ses amis proches a vu partir sa compagne - en profond désaccord avec lui - et lui prendre tout son bien : en l'occurrence toutes ses poteries constituées de pièces uniques d'un céramiste réputé. Un bien précieux et, pour lui, inestimable. N'est-ce pas là avec ce vol (qui ressemble à de la vengeance) une vraie trahison de confiance!...

PS. Le 27 septembre "interpellée à la sortie de son jet, une ancienne employée de Kiabi est soupçonnée d'avoir détourné 100 millions d'euros"<sup>2</sup>. La trahison de la confiance n'a pas de limites et la réalité dépasse ici la fiction...

1. *Le Larousse*.

2. *Titre de l'article de TF1-info sur internet*.

Schehr, Sébastien (2007), Sociologie de la trahison, *Cahiers internationaux de sociologie*, 2007/2 n°123, PUF, pp. 313-323.





Florence KRAMER

## Élastiques amitiés



J'ai trahi, bien sûr, et fus trahie en retour aussi. Est-ce que j'ai trahi plus? Ou bien le contraire? Peu importe, ce n'est pas un jeu à somme nulle. On trahit quand on a les moyens. Et on subit quand le pouvoir nous échappe. En regardant en arrière, je me rends compte que je n'éprouvais que peu de sentiments : trahir ne me rongeait pas.

Commençons par ces trahisons. Rien que de très banales tromperies. Je m'ennuyais, je trouvais mieux, je passais à autre chose? De Jacques à Didier? Que sais-je, cette jeunesse-là est bien oubliée. Les lapins en forme de revanche, les volte-face inattendues, les au revoir subits, qui arrivent comme autant de mauvaises surprises, voilà ce qui se produit maintenant.

Les amitiés qui s'achèvent par une fin de non-recevoir. Tu peux venir chez moi, mais la dernière fois qu'on a prévu de se voir, tu avais annulé car tu étais en train de divorcer, et la fois d'avant, le covid venait de se déclencher... alors à quelle catastrophe on s'exposerait si tu devais me rendre visite maintenant? Ces invitations-là.

Les discours plats, si on se voit par hasard à une soirée: "Ça va, toi?" et on s'abstient de raconter quoi que ce soit de personnel. Le lendemain, on réalise qu'on n'est plus amies, que ces phrases banales ont mis un point final à ce qu'on appelait encore une amitié quelques mois plus tôt. Se revoir a servi de révélateur: plus de sollicitude, plus envie de rire ou de s'écouter. On se croise. On s'est croisées.

De collègues, nous étions devenues amies. Le dimanche soir, souvent, nous allions au cinéma ensemble. Nous parlions du film, puis boulot, enfants ou vacances. Elle m'a invitée au baptême de sa fille. Elle était en plein divorce. Me racontait un peu ses difficultés. J'avais vécu des choses similaires quelques mois auparavant. Ensuite, elle a commencé à

espacer nos rendez-vous. Au bout de quelques semaines, elle a systématiquement refusé les propositions que je lui faisais. Je ne comprenais pas son attitude. En réponse au dernier message que je lui ai envoyé, elle me répondit : "Il faut qu'on déj ensemble." Le mépris total.



Une autre amitié en peine, qui date du collège. Des embrouilles géographiques. On avait pris plus de verres près de chez moi, apparemment. J'ai eu le malheur de ne pas avoir accepté sans discussion de se retrouver dans un bar, à l'autre bout de la ville. La tentative même de négocier le lieu où se retrouver a fait émerger un contentieux ancien, qui m'avait jusqu'alors échappé. J'ai entendu à quel point je ne faisais aucun effort pour choisir des lieux de rendez-vous proches de chez elle, tandis qu'elle prenait le métro pour me rejoindre trop souvent. La rancœur accumulée est sortie, amère. Quelques semaines plus tard, j'ai rappelé. Elle devait partir d'ici quelques minutes, m'a rassurée sur le fait que nous étions toujours amies, et a proposé de se voir dans les jours qui venaient. Naturellement, elle ne m'a pas rappelée.

Mais il y a plus douloureux. Cette amitié perdue sans qu'on en sache la raison. J'ai bien envoyé un message pour évoquer ma tristesse de ce silence. J'ai tout imaginé, sans comprendre comment elle pouvait ainsi me signifier mon congé. Les soirées passées ensemble, les week-ends à Londres, les confidences, les livres échangés. Non, ce n'était que du sable. Et le sablier les a tous avalés, ces grains. L'abandon est une trahison.



À une soirée, on parle, avec Lucille, de nos vies, de l'amour, des hommes disparus, de ces moments de bonheur, qu'on garde - malgré - conversation fluide. Émouvante. Je me rends compte que je peux encore "faire contact". L'amitié est fille du hasard. Elle s'aplatit en cas d'absence prolongée. Renaît quand on se parle, parfois. Il arrive qu'on soit rejeté à la périphérie. On arrive après tant d'autres, les enfants, le mari, l'amant, les collègues, les parents, les nouveaux amis bien sûr, la

famille. Il ne reste qu'une toute petite place de disponible.

Parfois, on peut se contenter d'être ensemble. Regarder le paysage de la vitre du train. S'affaler dans son fauteuil. Dans un silence léger. Au lieu d'échanger, se parler, s'interroger



mutuellement. Ces moments construisent une maison virtuelle. Celle de nos expériences, de ces blagues idiotes sur la sauce samourai ou sur une fille qui raconte sa vie sans jamais s'enquérir de vous. L'harmonie est fragile. On peut s'en-nuyer en amitié. Tu ne vas pas encore me dire que tu penses à V. ? Je n'ai jamais compris ce que tu faisais avec lui. Les jugements arrivent. Non sollicités. L'amitié creuse des aspérités. Qui es-tu pour distribuer les notes ? Les relations tournent à l'acide.

L'amitié fluctue. Faudrait-il être disponible sur commande ? Avoir toujours des blagues à raconter ? Être cool. Le fameux truc qui existe depuis le collège, et qui perdure. La carte, on dit maintenant. Je n'ai pas la carte. J'ai beau être sympa, je n'ai pas été du concert de Bruce Springsteen, dont les places avaient été prises six mois à l'avance. Je n'ai pas non plus été invitée à randonner, l'été dernier. L'époque où nous partions en vacances ensemble est révolue.

Se lier d'amitié suppose de l'amour. Par nature accidentel. Les liens noués nous attachent. Ils sont autant de repères. Autant d'incursions dans une altérité qui nous est indispensable. Des manières de penser, de s'habiller, de parler, de vous dire vos quatre vérités. Est-ce qu'on est là pour vingt minutes ou pour une soirée ? Aura-t-on le temps de trouver la voie pour créer une proximité ? Les raisons d'être amies ont-elles encore un sens ? On se connaît depuis vingt ans, certes. On a changé. L'écart se creuse. La valeur de l'amitié s'est dépréciée.

Accepter l'impermanence de l'amitié, le reflux, la disparition de ces échanges, de ce réconfort partagé, de ce miroir que nous étions l'une pour l'autre. Ce qu'on croyait avoir de plus précieux, s'évanouit. Les affinités intellectuelles, les T'en penses quoi, le soutien, être là quand ça va pas, je sais faire. Masquer mon cynisme, encourager, écouter, aussi. Ces qualités ne suffisent pas. Me manque la souplesse, ce sourire à la vie, la légèreté qui accepte le mouvement de l'amitié. Les temps morts qu'il

faudrait subir sans s'inquiéter. Les séparations qui laissent présager d'autres rencontres.



∞

Richard QUESNEAU

## La promise



*Après des mois de chasse, treize combats terribles et deux typhons dans l'Océan Indien je rentre. Nous avons fait six prises en quelques semaines et capturé «Le Kent» à l'abordage en dix minutes. Une victoire de plus pour «La Confiance» et notre valeureux capitaine Surcouf.*

*Bientôt l'île de Cézembre est dépassée. Je distingue clairement le clocher de la cathédrale au-dessus des remparts, d'où tu as suivi mon départ il y a si longtemps.*

*Debout sur le mât de misaine, j'aperçois les amers familiers de la côte que nos sabots ont arpentée, où notre enfance a vécu ses plus belles années.*

*Quand notre innocence s'est égarée dans ses genêts pendant la nuit de la St-Jean que nous avons partagée jusqu'à l'aube, notre union à venir ne faisait plus de doute. Mais j'étais pauvre et la guerre s'annonçait. Il n'y avait pas d'autre moyen de devenir riche hors la course.*

*Nous avons gardé nos fiançailles secrètes.*

*La passe est franchie, la corvette suit le chenal. Une vague noire sur le port agite des mouchoirs, des chapeaux, lance des cris de joie. Les goélands criards tournoient au bord des voiles qui s'affalent. L'ancre est jetée, les défenses de chanvre posées, j'agrippe une touline. Sur le quai, Denez, ton frère, le lamenteur m'aperçoit et sourit. Il agite le bras. Il sera mon témoin. Martin est dans la foule et il est mon ami, il ira voir ton père au cabaret. Il est tailleur d'habit mais il sait bien y faire. Tu n'auras pas besoin de dot. J'ai déjà dans la poche un anneau d'or, détourné de la prise, et ma part suffira pour acheter la terre de Blinnech avec le bois des Houles et un bœuf de labour. Je ne partirai plus faire la course, je rentre pour m'amarrer à ta vie, Eliza!*

Sur ordre du Conducteur des Prises, l'officier de l'Amirauté chargé de sceller les écouteilles appelle ses exempts. Avant de s'éloigner en fendant la cohue populaire vers la corvette qui vient d'accoster, son sergent embrasse sa femme en robe de flanelle et l'enfant qu'elle porte. Son sergent, avant de s'éloigner vers le brick qui vient d'accoster en fendant la cohue populaire, embrasse sa femme en robe de flanelle et l'enfant qu'elle porte.

Sous sa coiffe de lin, serrée sur des cheveux blonds, elle a un regard de topaze inquiet qui guette les silhouettes sur le pont encore souillé. Le plat-bord meurtri, la mature délabrée témoignent des empoignades furieuses qui ont embrasé les mers australes.

Elle aperçoit Josselin, Dieu soit loué bien vivant, qui la cherche sans doute. Il a l'air fatigué, mais radieux. Il embrasse Denez.

Elle n'osera pas aller vers lui, son fils dans les bras, lui dire qu'après deux ans elle avait rencontré à la foire Erwann, un fils du forgeron de Saint-Servan.

Des rumeurs à propos de la capture de "La Confiance" couraient sur le marché, on parlait même de naufrage et parfois d'un Anglais qui l'avait envoyée par le fond.

Il lui a fait la cour.

Il était amoureux d'elle bien avant le départ du corsaire trois années auparavant.

Pour son second engagement au service du lieutenant particulier, Il a été nommé sergent avec une solde de près de deux cents livres par an.

Il l'a épousée au printemps. Malgré et peut-être à cause de sa condition, ses parents furent trop heureux d'éviter l'opprobre du village.

Le conducteur des prises accueille le capitaine. Ce soir ils vont dîner, danser, fêter cette victoire qui rapportera aux armateurs bien plus qu'ils n'ont investi.

Lentement elle tourne le dos aux accolades et aux baisers, à la liesse qui enfle. Sa place n'est pas ici. Le bébé dans ses bras commence à s'agiter. Il faut rejoindre la maison près du grenier à sel et le nourrir avant qu'il ne crie.



En filant la quenouille elle n'entendra pas, cet hiver, au coin de l'âtre, des histoires d'îles sauvages au sable blanc brodé de cocotier. Personne ne lui parlera des vagues et du vent alliés pour mieux engloutir les marins et leurs prières. Ni du grondement des canons et des fauconneaux, de leur fumée qui brûle, de la mitraille qui déchire les chairs. Ni de la peur, de l'ennui, ou de la nostalgie qui rongent un équipage hasardé sur la mer.

*Mes yeux te cherchent Eliza, où es-tu ?*

*La foule est trop dense, trop bruyante, bouscule chacun, mélange les visages et les cris, les rires aussi. L'étreinte de Denez est forte, il me saisit par les épaules, puis il m'embrasse encore. Il ne me répond pas lorsque je l'interroge. Il y a dans ses yeux, sous ses larmes de joie comme une plage grise.*

*J'entends, dans le vacarme : "Tout le monde vous croyait morts, morts ou disparus, captifs ou coulés".*

*Puis : "Elle ne t'attend plus".*

*Alors c'est un boulet de 12 qui m'arrache le cœur, j'ai l'estomac au bord des lèvres. À quoi ont servi mes prières ? Il n'y a rien là-haut, il n'y a rien sur terre pour garantir la loyauté des femmes.*

*J'aurais dû embarquer sur un navire baptisé "La Trahison" !*





Jacqueline PAUT

## Prémonition



Le couteau ne marchait pas. La viande dure, achetée au supermarché du coin, résistait à tous ses efforts. Gisèle soupira. Il fallait faire attention. Yvon, son mari, n'était pas d'humeur à supporter ça.

De son côté, Gisèle se promettait de changer de boucherie, peut-être Monsieur Pinot. Celui-ci venait d'ouvrir sa boutique et faisait des promotions. L'autre jour, il avait souri à Gisèle lorsqu'elle était passée devant la vitre où se reflétaient les nuages et la fontaine de la place.



De l'autre côté de la table, excédé par la mauvaise cuisine de sa femme, Yvon prit le journal et lut machinalement les faits divers. Un homme avait supprimé son épouse sous un coup de colère passionnelle. La sanction était lourde, vingt ans de réclusion, Trop cher payé, se dit Yvon.

Celui-ci garda le silence. Gisèle pensa que peut-être, pour une fois, sa cuisine lui plaisait. D'habitude, il râlait, s'énervait et s'en prenait à elle. C'est exact que Gisèle avait su y faire avec lui. D'abord femme de ménage d'Yvon, elle le titilla tellement qu'elle obtint l'emploi de cuisinière. Yvon était un vieux garçon qui n'aimait pas s'occuper de la maison. Cinq mois plus tard, ils se mariaient. C'était un bon parti, les économies de l'homme étaient sûrement importantes, Gisèle sortait de sa misère habituelle.



Mais le sourire de Monsieur Pinot était ravageur. Enfin, il avait le don de mettre en joie Gisèle. Cela la changeait du visage sombre de son mari.



L'autre jour, elle avait tenté de se fournir en steaks et escalopes chez ce nouveau boucher, mais il était fermé. Elle ne put le voir couper les tranches fines. Il avait une sorte d'élégance dans son travail d'artisan. Et lui, au moins, avait des couteaux qui marchaient.

Gisèle proposa la suite à Yvon, un gratin de pommes de terre à l'ail et au persil. Il raffolait de ce plat. Bien qu'il eût boudé la viande, trop dure pour lui aussi, il se réinstalla sur sa chaise, ce qui était une marque de contentement, Gisèle le connaissait bien, maintenant.



Ouf, se dit-elle. Il mange, il avale même, enfin quelque chose qui lui plaît. Elle arbora une tête satisfaite. Monsieur Pinot lui aurait dit des mots gentils, sans doute, des mots d'amour, elle en rêvait depuis toute petite, mais Yvon mangeait, avalait, dans un silence absolu. Seules ses mâchoires agrémentaient la cuisine de bruits incongrus. Gisèle ne supportait pas sa lippe luisante de sauce, Yvon ne supportait pas le sourire légèrement goguenard de son épouse.

Le couteau entre les deux, comme un signe de leur mésalliance, comme la séparation qui allait bientôt se produire. Un couteau brillant d'un avenir enfin heureux pour chacun d'eux. Elle sourit machinalement, mais se mordit les lèvres quand elle vit le regard d'Yvon. Ils pensaient à la même chose, mais lequel oserait le premier? .....



Rémi LEHALLIER

## La revanche



"Bensadoun a disparu!" La nouvelle a vite fait le tour des délégations. Disparu sur le chemin de Bercy, où se dispute le Mondial de tennis de table. Ce matin, en quittant l'hôtel, il est parti à pied, un paquet à expédier à Tel Aviv. L'équipe a pris la navette, la salle d'échauffement était réservée de neuf à dix. Il les rejoindrait là-bas. Il a souri, levé la main, "Menahem, soigne ton revers!"

Mais pas vu de la journée et...

"Il est familier de ce genre d'escapades?", questionne le commissaire. L'entraîneur hoche la tête, "Non, non, jamais. Ça ne lui arrive jamais." Deux heures à remuer l'hôtel, téléphoner à droite à gauche. Rien à la police, rien dans les hôpitaux.

Quelqu'un risque "Et les femmes? Il était pas..." L'attaché de l'ambassade coupe court "Je connais Yitzhak, ce n'est pas son genre, et puis..." "Et puis?", fait le commissaire. L'autre répond d'une voix blanche "Il a perdu sa femme il y a quelques mois, ils étaient très unis. Fidèles."



"Où est-ce que vous m'emmenez?" Les deux autres n'ont pas bronché. Silencieux depuis tout à l'heure. Il a senti qu'on l'agrippait. Pas le temps de réagir, ils l'ont poussé dans la voiture. Mains liées dans le dos, un bandeau sur les yeux. Ils ont roulé un bon quart heure dans les embouteillages puis la circulation s'est un peu dégagée. Ils n'ont pas dû quitter la banlieue, il l'aurait senti à la fluidité de la conduite.



Ils le font asseoir sur un banc. Il n'a jamais été aussi calme. Au loin, étouffés, des cris d'enfants. Peut-être une cour d'école, la récréation de dix heures. Ils ont monté une quinzaine de marches mais ce n'est pas

une chambre. Dans une chambre il traîne toujours des odeurs, le piquant épicé d'un aftershave, un parfum de femme. Ici, rien de tout ça. C'est plus fade. Odeur de corps fatigués, de sueur.

Il entend chuchoter, la porte se referme. Un long silence, puis un pas qui se rapproche. L'homme est face à lui. Il guette le bruit sec, nerveux, qui le préviendra de l'attaque. Accompagner les coups, ne pas résister, surtout ne pas résister. C'est à l'armée qu'il a appris ça. Il se dit encore qu'ils ont pris des risques à ne pas lui attacher les pieds. Des amateurs.

"Pourquoi vous faites ça?" Engager la conversation, durer, gagner du temps. L'autre ne dit rien, il passe dans son dos. "Qu'est-ce que je vous ai fait?" Bensadoun s'arc-boute fermement sur les talons, hausse un peu les épaules pour protéger le cou, tous les muscles tendus. Mais, contre toute attente, il sent qu'on lui délie les mains. Et la voix qui répond "Tu m'as volé ma vie", il la reconnaîtrait entre mille.

Une cellule spéciale a été mise en place. Le ministère a prévenu l'Élysée, le Cabinet veut être informé quart d'heure par quart d'heure. "Il faisait quoi exactement? Il jouait, il entraînait?" Juste membre de la délégation, chargé de la sécurité. Il avait joué, oui, mais "Il ne valait pas un clou. Un joueur de club, sans plus." Ils épiluchent la piste politique. Dans le contexte international tout est possible. Et même si les islamistes sont plutôt restés discrets, on ne peut écarter le dérapage d'un groupuscule incontrôlé.

À dix-huit heures le préfet de police déboule, "Alors, Salmon, vous en êtes où?" "Rien de neuf pour le moment. Pas de témoin de l'enlèvement. Aucune piste sérieuse." "Les milieux extrémistes?" Le



commissaire a un haussement d'épaules, il n'y croit pas: Bensadoun ne représente aucun enjeu, son passé militaire est banal, guerre des Six-jours, quelques années dans les services de renseignements. Plutôt mal noté, l'ambassade confirme "Il n'était pas assez fiable. Un moment il a même été suspecté de sympathie pour les Palestiniens." Salmon ajoute "En plus, on n'a reçu aucune revendication." Il a une moue dubitative, "Qu'est-ce que vous voulez dire?", demande le préfet. "Je pencherais

bien pour une histoire de femme." L'attaché sourit: "Le charme des Parisiennes, vous savez, on en revient vite..." "Vous parlez pour vous ou quoi?", s'irrite Salmon. Le préfet n'a pas le temps de s'offusquer que l'attaché lâche "Pour lui. Il était étudiant à Paris dans les années 65..."

Ce qui lui revient d'abord, c'est cette piaule au 7 avenue du Maine. Au cinquième il fallait prendre l'escalier de service. Lavabo et toilettes à l'étage. C'était minuscule mais en ouvrant le vasistas il avait la vue sur les toits. Il débarquait de Haïfa. La chambre appartenait à un ami de son père. Son voisin avait un électrophone, c'est comme ça qu'ils avaient fait connaissance. Lui venait d'Algérie, une vieille famille française qui avait choisi de rester là-bas après l'indépendance. Le parti avait besoin de cadres. Pour ça qu'ils l'avaient envoyé en France, Mouloud.

Il enlève le bandeau. Ses yeux fouillent quelques secondes la pénombre. Il discerne la surface opaque de la table, l'inscription Tibhar un peu plus claire sur les séparations. Un marqueur est posé sur la table d'arbitrage. Les néons s'allument. Il se retourne. Mouloud est là. Il reconnaît, malgré les années, la braise des yeux et le petit sourire en coin. À peine s'il s'est enrobé. Sans cette barbe poivre et sel... Ils se dévisagent, " .Toi non plus tu n'as pas changé. Tu es toujours aussi... - la voix hésite, il baisse les yeux, quand il les relève ils sont noyés de larmes - ténébreux... C'est comme ça qu'elle disait?" Yitzhak vacille. Quelque chose brusquement lui a traversé le cœur.



Un jour il pousse sans frapper la porte de sa chambre, comme il faisait toujours. Mouloud caresse les cheveux de la femme, longs et noirs, il la serre contre lui, une main remonte son dos, sous la chemise. Au bruit, la femme s'est retournée. Elle est magnifique, des yeux immenses. Oh, ses yeux!

Fadila vient souvent avenue du Maine. Ils sortent tous les trois, le bavard, la comédienne (elle suit des cours d'art dramatique) et le ténébreux. Au premier regard il est tombé raide amoureux. Ça le torture, ça le fouille là-dedans mais rien à faire, ça ne passe pas. Il aime l'entendre parler, il aime sa silhouette, son sourire. Elle lui prête des livres, il les



dévore. Ils parlent parfois tous les deux, quand ils se croisent. Elle a peur de l'avenir, Mouloud parle de retourner en Algérie, elle a peur de le suivre. "Tu veux un café?" Elle hoche la tête. Il met l'eau à chauffer sur la résistance, verse le Nescafé dans les verres. L'eau grésille. Elle a passé les bras autour de son cou, posé la tête dans son dos, "Yitzhak, j'ai peur." Il caresse sa main, l'écarte doucement. Il la regarde, elle pleure. Il pose ses lèvres sur les siennes.



Mouloud a pris une raquette, "À l'ancienne, en vingt et un, trois sets gagnants." Yitzhak est soudain pris d'une grande pitié, "À quoi ça sert de remuer tout ça?" Et l'autre, "On avait dit revanche et belle".

"Putain! Je veux tout savoir sur ce type. Pedigree complet. Il habite la banlieue, où ça?" Salmon lit et relit la fiche des RG. Mouloud Benretima, né en 45 à Oran. 64-67, études de droit à Assas. Ensuite on perd sa trace, "Sans doute retourné en Algérie". On le retrouve prof à Paris dans les années 80. "Je le sens pas, ce coup-là", fait le préfet, "Trop de flou. Quarante ans après, vous n'allez pas me faire croire qu'il court encore après une dette de bistrot..."

Le renseignement tombe: Fontenay-sous-Bois. "Quelqu'un d'irréprochable, nous a dit le proviseur. Retraite à la fin de l'année. Ni femme ni enfant." L'attaché soupire, "Vous savez, ce sont toujours des gens sans histoire..." Le commissaire s'exaspère "Virez-moi ce connard!" "Il y a juste quelque chose de drôle", poursuit le type de la brigade, "Il s'occupe d'un club de ping-pong dans un quartier."

Rien que le bruit de la balle, ploc!, sur le picot. Au début il a passé toutes ses attaques coup droit mais Mouloud a trouvé la parade avec son bloc. Il a grignoté son retard et il est venu le coiffer à 19, deux services gagnants. Dans la seconde manche ils ont joué au chat et à la souris jusqu'à ce qu'il comprenne: Mouloud voulait la belle. "C'est ridicule. C'est elle qui a choisi. Tu crois que j'aurais pu la forcer?" L'autre ne répond rien, "Tu joues, oui ou non? Ou tu te défiles comme d'habitude?"



Yitzhak pose sa raquette. "Je suis rentré parce que mon père était mort. Quand elle m'a appelé à Natanya, elle m'a dit que sa décision était prise..." Mouloud rugit "Je me fous du pourquoi et du comment. Si tu avais gagné à la régulière, je me serais effacé. Elle n'y est pour rien là-dedans, c'est une affaire entre nous".

Il a trois points dans la vue au changement de côté. "Écoute, Mouloud, il y a deux choses que je veux que tu saches. La première, c'est que notre fils s'appelle Mouloud." Il est parti dans une série en défense haute, il est baladé à droite et à gauche. "Tu ferais mieux de te concentrer sur le jeu", lance Mouloud. Yitzhak contre-attaque sur une balle un peu moins violente, coin de table, "On remet si tu veux." "Sers, au lieu de dire des conneries." Il sent bien que l'autre est déstabilisé: il s'essuie sans arrêt le nez du revers de la main, "Et la seconde?"

Yitzhak regarde filer la balle, elle rebondit contre la séparation, roule sur le sol. Elle s'immobilise sous la table d'arbitrage. Il sent une boule terrible lui monter du ventre, envahir les poumons, bloquer la gorge. Il prend une grande inspiration, "Fadila est morte. Elle avait un cancer. Je... - la voix se casse soudain - Où tu étais bon dieu, Mouloud, où tu étais?"

La porte s'ouvre violemment. Salmon entre comme un fou, revolver au poing. Dix flics l'entourent, tous armés.

Appuyés contre la table de ping-pong, il y a deux hommes aux cheveux dégarnis qui s'étreignent, secoués par les larmes.





Roger WALLET

Ces années-là



Ces années-là tu habitais Paris  
Impasse des Petites Écuries  
Une mansarde où la pluie faisait rage  
Tu sortais peu de tes livres de cours  
La nuit venue les chats des alentours  
Venaient partager tes rêves trop sages

Je n'étais pas expert en sentiments  
J'avais encor l'âme du débutant  
Le vertige des premières conquêtes  
Timidement je passais certains jours  
Boire un café te faire un brin de cour  
Ou réparer quelque peu ta fenêtre

Tu me fis découvrir sur ton Teppaz  
À quatre sous le gospel et le jazz  
Le Golden Gate chantant sous les averses  
Tu me fis lire mes tout premiers vers  
Francis Carco Guillaume Apollinaire  
L'illuminé Cendrars et Saint-John Perse

Un jour tu récitais je m'en souviens  
Par cœur "La Prose du Transsibérien"  
"Dis, Blaise, sommes-nous loin de Montmartre?"  
Et la petite Jehanne esseulée  
Posa sur ma bouche comme un baiser  
J'en garde encore la saveur intacte

Je te jurai un amour éternel  
Qui dura bien jusqu'à Noël  
Puis je partis vers d'autres aventures  
Et nous voici bien plus tard et tu dis  
"Je resterai avec toi cette nuit  
En souvenir d'une ancienne blessure."

## Hélène



Le jour où je passerai par la gare  
De Roquebrune au dernier train du soir  
Parmi tous ces voyageurs de fortune  
Je reconnaîtrai ton pull un peu flou  
Ton rire au vent et cheveux sur le cou  
Et dans tes yeux la tendresse d'Hélène

Je chercherai quelques mots maladroits  
Sur mon silence de ces années-là  
Sur le passé souvenirs qui se traînent  
J'aurai sur moi de ces vieilles photos  
Où l'on nous voit tous deux au bord de l'eau  
Mais donne-moi des nouvelles d'Hélène

Je retrouverai tes gestes ta voix  
Cette émotion et qui ne s'avoue pas  
Cette façon douce qui est la mienne  
Et dans le soir frémissant de juillet  
Comme autrefois par la Rue des Cyprès  
Nous rentrerons à la maison d'Hélène

*Peuvent se chanter sur la musique  
de "La princesse et le croque-notes"  
de Georges Brassens*



Sylvie GROULT

La Petite Crêperie



Ils étaient dix. Dix amis qui avaient décidé de passer le week-end de l'Ascension ensemble au bord de la mer. La plupart se connaissaient depuis le lycée, mais d'autres avaient rejoint le groupe plus tardivement, Pauline était la dernière arrivée et, bien qu'étant réservée et discrète, elle s'était facilement intégrée. Elle se faisait souvent chambrer sur cette discrétion. Elle parlait peu d'elle et encore moins de son enfance. Ce jeudi de l'Ascension, ils avaient fait une grande randonnée de plusieurs heures, la traversée Saint-Valery-Le Crotoy. Quand ils arrivèrent au Crotoy, la pluie commençait à tomber, le gîte était encore loin et sans vraiment se concerter ils se précipitèrent dans une crêperie pour se mettre à l'abri. Là, ils pourraient se reposer, se restaurer et reprendre des forces après cette longue marche.

- Je ne vous suis pas, je vous attends au café à côté.

- Mais enfin, Pauline, quelle est cette aversion que tu as pour les crêpes ? Toi si douce et si calme, à chaque fois que l'on veut manger dans une crêperie tu t'y opposes farouchement.

- Je ne peux pas. Appelez ça comme vous voulez, un toc, une manie, un caprice, c'est impensable. Impossible pour moi d'entrer et manger une crêpe. Infaisable de boire un verre de cidre, je ne peux pas.

La joyeuse équipe la laissa donc attendre dans le café, pendant qu'eux se régalaient d'une crêpe et d'une bolée de cidre.

Ils se sont tous retrouvés un peu plus tard à l'apéro au gîte, chacun racontait un épisode de cette grande traversée. Il y eut un silence pendant que l'on grignotait chips et cacahuètes.

- Dis donc Pauline, cela fait un bout de temps que tu es avec nous dans le groupe, tu sais que nous t'apprécions, nous t'aimons beaucoup, mais il serait temps que tu nous fasses confiance, que tu nous racontes pourquoi il t'est impossible d'entrer dans une crêperie.

- C'est beaucoup d'émotion, beaucoup de douleur, c'est tout un épisode de ma vie, ou plutôt c'est l'histoire de mes parents. Un événement a détruit mon père, brisé mes parents. Ils n'ont pas divorcé, mais c'est presque pire, ils ont été dévastés, quelque chose est mort en eux.



Mon père avait un CAP de cuisine-pâtisserie. Il a hérité d'une petite somme, son rêve depuis toujours était d'être son propre chef. Il a donc quitté les cuisines de l'hôpital où il travaillait, il a acheté une petite boutique qu'il a transformée en crêperie. Ma mère était agent administratif dans ce même hôpital, donc elle ne pouvait pas l'aider à la crêperie. Papa avait embauché une dame du village, Bernadette, elle était en salle, prenait aussi les commandes et les réservations. Pas de Mc Do à proximité. La crêperie était dans un petit village mais rapidement le bouche-à-oreille a fait que de plus en plus de gens venaient. Très vite, il y eut des habitués heureux d'une sortie dans un petit resto en famille pour pas très cher. Mais un jour, Bernadette, l'employée, a annoncé à papa qu'elle devait partir. Elle n'était plus très jeune, avait des problèmes de santé. Papa ne pouvait faire face tout seul. Tante Yvette, la sœur de papa, depuis longtemps lui demandait d'embaucher Claudine, sa fille, à la crêperie. Papa avait toujours été réticent, il la trouvait pas très courageuse et plutôt paresseuse, mais là, il était acculé et il avait cédé. Il rendait service à sa sœur et à lui-même. Bernadette, l'employée, avait accepté de rester quelques semaines de plus, le temps de former Claudine.



Contrairement aux idées préconçues de papa, Claudine se révéla courageuse, travailleuse, appliquée dans ce qu'elle faisait. Les clients l'appréciaient.

Papa avait envisagé d'ouvrir l'après-midi mais ce fut un fiasco : presque personne ne venait et le soir, petit à petit, mais assez vite quand même, il y eut moins de clients. De plus en plus de tables vides. L'ambiance dans la crêperie s'en ressentait, l'atmosphère était triste, presque lugubre. C'était juste quelques semaines avant mes dix ans.

Un jour, alors que maman achetait du pain, la boulangère lui dit :

- Comment va votre mari ? Quel dommage que vous soyez obligés de fermer si souvent ! Si on veut manger, on ne peut plus venir en semaine, votre petite jeune nous dit que c'est plein, c'est toujours archi plein. Cela fait longtemps que nous n'avons pas pu aller manger des crêpes. Du coup on va au camion pizza qui vient d'ouvrir.

- Mais qu'est-ce que vous dites ? Mon mari va très bien et malheureusement, la crêperie est vide. Nous ne sommes fermés que le lundi.

- Pourtant, lorsqu'on téléphone, on nous dit : soit la crêperie est fermée à cause de la santé de votre mari, soit il n'y a plus de place et si on se présente votre petite jeune dit qu'il n'y a pas de place, que tout est plein. Alors on finit par ne plus appeler et ne plus se déplacer.

Maman était sans voix, tremblante, comme en apnée.

- Mais venez vous asseoir madame, vous êtes toute pâle et proche du malaise.

Dans l'arrière-boutique, à l'abri des autres personnes, maman murmura : "La crêperie n'existe plus, nous sommes en faillite, nous devons fermer. Une procédure de liquidation judiciaire a été mise en place, cela met définitivement fin à notre activité. Petit à petit, les clients ont déserté, ils ne venaient plus, en quelques semaines, plus de réservations..."

- Voilà, je n'aime pas les crêpes et les crêperies et le cidre qui va avec. Le petit groupe, médusé, resta un moment silencieux.

- Mais que s'est-il passé ?

- Claudine, ma cousine, la nièce de papa, pas une étrangère, la fille de sa sœur nous a trahis. Elle a trahi la confiance qu'on avait mise en elle. Elle a trahi l'amour qu'on avait pour elle. Elle avait des responsabilités, elle les a trahies juste pour passer du bon temps, juste pour s'amuser. Elle avait rencontré un groupe de jeunes désœuvrés qui ne pensaient qu'à



s'amuser et pour passer plus de temps avec eux, elle avait inventé, et racontait que la crêperie fermait à cause des soi-disant problèmes de santé de papa, ou alors c'était qu'il n'y avait plus de place, ou que toutes les tables étaient réservées. En quelques semaines, elle avait fait le vide. Les clients n'appelaient plus et ne venaient pas, ne se déplaçaient pas. Vite, ils ont préféré faire quelques kilomètres de plus et aller à la ville voisine ou au camion à pizza.

Ça a détruit papa, la famille a été dévastée. J'avais dix ans. La vie ne fut plus jamais la même.





## Léo DEMOZAY

Susan



Comment tu fais pour ne pas te mettre à pleurer pendant que tu le fais ?

Je suis de dos, debout devant la gazinière. J'ai les épaules dénudées. Deux cordelettes noires se croisent sous les omoplates. Mon grain de beauté. Niels voit s'agiter les coudes tandis que je cuisine, secouer la poêle, retourner les champignons avec la spatule. J'ai au cou la chaînette d'argent qu'il m'a offerte. Les cheveux drus coupés net sur l'arrière, teinture noire et reflets auburn, une allure à la garçonne, avec mes jambes moulées dans le jean. Il remplit les verres, trouble le whisky d'un peu de coca, croque un petit gâteau japonais. Il boit une rasade, une autre encore. L'odeur se répand dans la cuisine.

Comment tu peux supporter ça ?

Je me tourne légèrement, verse deux doigts de bière dans le bol et bats les œufs avec une fourchette, le métal claque contre la céramique, je l'agite avec violence, régulièrement. Sans rien dire.

Le studio est petit. Il y a cette pièce qui tient lieu de cuisine et de living-room, séparés par un meuble où s'alignent quelques bouquins, des cd avec une chaîne – en ce moment, la voix nasillarde de Leonard Cohen que j'aime entre toutes. Quelques photos dans des cadres dépareillés. Au mur, une repro de Lichtenstein, celle qu'on voit partout, la blonde qui pleure. Sur l'arrière, derrière un rideau bleu à moitié tiré, il aperçoit le lit. Ça grésille dans la poêle.

Je me retourne, je lui souris, il voit que j'ai pleuré. Je pose deux assiettes sur la table ronde sans nappe, écarte le bouquet de roses qu'il a apporté. Je sors des flûtes, prends dans le frigidaire une bouteille de champagne et la lui tends. À son tour de sourire, Tu t'es souvenue ! La mousse emplît les verres. On se regarde dans les yeux pour trinquer. C'est lui qui se lève et prend la poêle. Il coupe l'omelette en deux, fait glisser la part dans mon assiette puis se sert.

On parle, on rit. Il me dit Tu es belle quand tu ris, et caresse ma joue. Je ferme les yeux. Il me regarde. J'ai coupé mes longs cheveux bruns, la nouvelle coupe me donne une allure plus... décidée.

J'ai toujours ma bouche courte et charnue, gourmande avec ce rouge à lèvres vif. Mes yeux bleus et ma



fossette de gamine quand je ris. On me trouve désirable. Il me prend la main, Susan!

Je lève les yeux et les plante dans les siens.

Susan, comment tu peux faire ça?

Alors il écarte son assiette, plonge la main dans la poche de sa veste. Il ouvre son portefeuille et sort des billets. Il les étale devant lui, Est-ce que j'ai assez?

Un silence. J'attrape la bouteille, je remplis ma flûte et, sans le quitter des yeux, je la lui jette à la figure, Va-t'en!

Voilà comment Niels est sorti de ma vie, sur la voix de crapaud de Cohen :  
*Suzanne takes you down to her place near the river...*



Françoise DANEL

## Chemins divergents



Elles avaient traversé ensemble une bonne partie de leur scolarité. D'abord en primaire dans un village du sud de l'Oise, Esches, où leurs parents ouvriers avaient réussi à accéder à la propriété, puis au collège du bourg voisin, Méru. Marie et Caro étaient restées ensemble de la sixième à la troisième. Brigitte, quant à elle, était dans une autre classe. Elles étaient liées par une amitié profonde, de celles dont on dit qu'elles dureront toute la vie. C'est ce qu'elles s'étaient promis, juré. Elles partageaient leurs joies, leurs peines, leurs espoirs.

C'étaient des élèves brillantes, à qui l'ascenseur social offrirait certainement des métiers intéressants et mieux rémunérés que ceux de leurs parents. Leurs familles, quelquefois, pouvaient leur faire honte; elles seraient tellement mieux... plus cultivées, plus dans l'air du temps, elles ne subiraient pas leur vie, elles en seraient les actrices, elles la joueraient, elles rayonneraient.

Leur scolarité lycéenne a continué à Beauvais. Leurs choix différents étaient des signes avant-coureurs du commencement de l'effritement de leur relation. Brigitte avait choisi la gestion, Marie la comptabilité. Elles étaient affectées au lycée Langevin: elles obtiendraient un Bac d'où découleraient des emplois dans le secteur tertiaire. Les études longues, ce n'est pas pour les enfants d'ouvriers! On muselle les jeunes pour que leurs ambitions restent... raisonnables! Caro, en lycée général, Jeanne Hachette et Félix Faure, avait choisi un Bac littéraire qui l'amènerait à poursuivre ses études.

Tous les matins, elles prenaient le même train où elles refaisaient le monde en fumant des gauloises bleues. À l'époque, on fumait partout, dans les trains, dans les cafés, c'était autorisé. Leurs avis divergeaient sur leurs engagements politiques: Lutte Ouvrière ou Parti Communiste, il fallait se positionner. Cependant, leur principale préoccupation, alors qu'elles atteignaient quinze, seize ans, c'étaient les garçons. Elles espéraient l'amour, le grand mais ne

voulaient pas se retrouver enceinte et abandonner le lycée. Comment obtenir la pilule? Fallait-il en parler aux parents? Accepteraient-ils?

Peut-on croire à une relation amicale quand on partage de moins en moins de temps ensemble? L'amitié est un monstre vorace qu'il faut alimenter régulièrement ou alors, il périclite.

Pendant les grandes vacances, chacune trouvait des petits boulots. Caro est partie dans les Landes pour des travaux agricoles saisonniers. Elle y a croisé de nouvelles têtes, s'est confrontée à de nouvelles idées, à d'autres possibles. Au retour, elle a trouvé son quotidien bien étriqué. Elles parlaient encore des vacances qu'elles partageraient plus tard, quand elles seraient majeures: elles mèneraient une vie nomade et bohème loin du rigorisme familial. Des amoureux, oui, mais pas pour la vie; pour quelques jours, quelques mois. On s'aime, on se quitte, la vie continue...

Marie et Caro, après la première, sont parties ensemble travailler à la ferme dans le Sud-Ouest. Là-bas, Jean-Marc, un autre saisonnier, leur a fait tourner la tête. D'un commun accord, elles ont décidé que Caro seule entamerait une relation amoureuse avec lui car elle seule prenait la pilule. Marie vivrait par intérim les émois amoureux des corps qui se découvrent. N'est-ce pas une belle preuve de sororité et de partage?

Année du Bac, Caro toujours studieuse ne sortait pas. Marie et Brigitte - où les avaient-elles connues? - avaient rencontré des petits copains plus âgés qu'elles. Ils travaillaient: fromager-volailler pour l'un, menuisier pour l'autre, ils possédaient une voiture, jouaient au foot le dimanche. Caro ne leur trouvait rien d'intéressant d'autant que Marie et Brigitte lui échappaient de plus en plus.



Les rêves de vacances communes se sont évanouis. Dès leur Bac en poche, Marie et Brigitte sont entrées dans la vie active. Un premier désaveu pour Caro. Comble de la trahison, Marie s'est mariée rapidement. Caro n'a pas été invitée; Brigitte, quant à elle, a attendu ses vingt ans pour convoler. Désormais,

Marie et Brigitte étaient mariées, rangées ; très vite, elles sont devenues mères. Elles avaient une petite vie tranquille auprès de leur mari. Elles ne partageaient plus rien avec Caro. Elles se croisaient de loin en loin. Leurs rêves d'adolescentes s'étaient estompés. Marie et Brigitte avaient été déloyales : elles étaient parties, Caro était restée fidèle à ses idéaux. Elle pensait qu'elle valait mieux.

Marie et Brigitte, bonnes épouses, avaient trahi la cause. Elles avaient rejoint le troupeau des brebis soumises au diktat de la conjugalité. Elles avaient enfoui leurs rêves fous de liberté et d'évasion. Caro, sans être désespérée, était déçue. Jamais plus ce ne serait pareil. Entre elles, il y avait des intrus, les maris, qui lui avaient dérobé sa place et avaient fissuré leur amitié.

